

## UN HOMMAGE DÛ

L'automne dernier, à quelques jours d'intervalle, deux réalisateurs nonagénaires presque contemporains, se sont éteints sur les rives du Léman, laissant des traces indélébiles dans l'histoire du cinéma : **Jean-Luc Godard** dans l'histoire du cinéma français et mondial, **Alain Tanner**, du moins dans l'histoire du cinéma suisse.

Si on a abondamment parlé et écrit sur le premier, le second est beaucoup moins mentionné. Il est clair que l'importance de Godard, actif jusqu'à la fin, a été fondamentale (même si peu de cinéphiles ont pu suivre et comprendre sa recherche constante sur le langage audiovisuel, surtout dans la dernière phase de sa carrière). Tanner, qui lui s'est retiré désenchanté du cinéma après le testament de *Paul s'en va* (2003), a été quelque peu oublié, et, dans le milieu du cinéma suisse, plein de jeunes réalisateurs ambitieux, il est très rare d'entendre à nouveau parler de lui. Mais c'est aussi à lui (et à ses camarades du Groupe des 5) que nous devons la naissance du **Nouveau Cinéma Suisse**, notre défunte **Nouvelle Vague**, qui, vers 1968, a commencé à dépeindre la Suisse non plus comme une île heureuse, mais comme un pays hypocrite et tristement conformiste, d'où qui cherchait la liberté ressentait le besoin de s'échapper. Il a pour cela utilisé un langage cinématographique en rupture totale avec celui du passé, tout comme la Nouvelle Vague française (Godard en tête) l'avait fait avec le "cinéma de papa". Ceux qui étaient jeunes dans notre pays dans les années 1960-1970 ont grandi (aussi) avec les films d'Alain Tanner, ont traversé les mêmes angoisses et malaises que ses personnages, ont partagé leurs utopies, ont rêvé avec eux de sortir d'une réalité mesquine pour trouver d'autres lieux, d'autres mondes. Pour certains,

bientôt récupérés par le système, c'était un désarroi momentané, pour d'autres cela est devenu une condition permanente. Comme pour Tanner lui-même, qui est toujours resté éthiquement fidèle à sa vision de la réalité et à son idée du cinéma, qui n'a jamais été celle de raconter une histoire, mais plutôt celle d'explorer, avec les bons plans, l'état des choses, du monde et des gens qui l'habitent. Un cinéma qui rejette à la fois la narration classique et la didascalie idéologique, mais qui entend représenter les désirs, les peurs, les incertitudes de personnes placées dans un espace, dans un contexte qui peut être étouffant ou recherché comme libérateur. Le point de départ est le réalisme : l'amour déclaré pour le néo-réalisme italien, les premiers documentaires (*Nice Time* avec **Claude Goretta** sur la vie nocturne de Piccadilly Circus, *Les apprentis*, *Une ville à Chandigarh*). Ensuite, la recherche continue d'une esthétique personnelle poursuivie avec une ténacité constante, d'un cinéma "de poésie", toujours empreint d'une ironie mélancolique.

Cet hommage posthume nous le lui devons à lui qui nous a accompagnés dans nos voyages existentiels, dans l'espoir que son cinéma puisse être découvert aussi par qui est né, comme Jonas, dans les années 1970 ou dans les décennies suivantes et qui vit aujourd'hui dans un monde pas nécessairement meilleur que celui de l'époque. Un hommage qui va également à "notre" Renato Berta, directeur de la photographie de cinq des onze films du programme.

Nous remercions sincèrement la Cinéma-thèque suisse, qui a mis à disposition la plupart des films que nous présentons en copies numériques restaurées.

Tête d'affiche de Michele Dell'Ambrogio, Circolo del cinema Bellinzona  
Traduction AMOPA-Ticino